

JOYCE CAROL OATES

ZARBIE
LES YEUX
VERTS

Pôlefiction



Pôlefiction

De la même auteure
chez Gallimard Jeunesse :

Nulle et Grande Gueule
Sexy

Joyce Carol Oates

Zarbie
les yeux verts

*Traduit de l'américain
par Diane Ménard*

GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *Freaky Green Eyes*

Le poème d'Emily Dickinson *They shut me up in Prose*
est réimprimé avec l'autorisation des éditeurs et des Trustees
of Amherst College from *The Poems of Emily Dickinson*,
Ralph W. Franklin, ed., Cambridge,
Mass.: The Belknap Press of Harvard University Press,
Copyright © 1998 by the President and Fellows of Harvard College
Copyright © 1951, 1955, 1979
by the President and Fellows of Harvard College

Édition originale publiée aux États-Unis par Harper Tempest, 2003
Published by arrangement with HarperCollins Children's Books,
a division of HarperCollins Publishers Inc.
Copyright © 2003 by The Ontario Review, Inc.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2005, pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2020, pour la présente édition

Pour Tara, encore.

I

LE PASSAGE

Comment Zarbie les Yeux Verts a trouvé son nom

Plus tard, j'y repenserais comme à un passage. C'était peut-être ce que faisait ma mère aussi. Passer. D'un territoire connu à un territoire inconnu. D'un endroit où les gens vous connaissent à un endroit où les gens pensent seulement vous connaître.

Comme si l'on traversait à la nage un vrai fleuve, un fleuve traître et dangereux, et que, réussissant à atteindre la rive opposée, on devienne une personne différente de celle qu'on était.

Pour moi, tout a commencé en juillet, il y a un peu plus d'un an. Quelques semaines après l'anniversaire de mes quatorze ans. Lorsque Zarbie les Yeux Verts est venue dans mon cœur.

Il n'y avait pas encore de problèmes entre mes parents. En fait, ils avaient déjà dû commencer, mais je n'en saisisais pas les signes. Je ne voulais pas.

J'avais suivi un type plus âgé à une fête, et ça aurait pu mal tourner sans Zarbie.

D'où est venue Zarbie, je n'en sais rien. Je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à Twyla, qui est ma meilleure amie et qui a une influence qu'on pourrait qualifier d'apaisante sur moi. Je n'en ai jamais parlé à mam, bien que nous ayons été assez proches à cette époque et, en y repensant maintenant, je me dis que j'aurais dû la mettre au courant.

Cette fête avait lieu chez des gens riches, à Puget Sound, au nord de la ville. Des voisins à eux, également très riches, nous avaient priés de passer quelques jours, ma famille et moi, dans leur somptueuse maison qui donnait sur le bras de mer qu'on appelle le Sound. Seul mon frère aîné, Todd, n'était pas venu avec nous. Je ne connaissais personne parmi les invités, ce soir-là. La plupart d'entre eux devaient être étudiants. C'était une fille de la Forrester Academy, mon école de Seattle, qui m'avait demandé de venir avec plusieurs de ses amies. Malheureusement en arrivant, j'apparus aussitôt comme la plus jeune de tous. Avec ma peau laiteuse, mes taches de rousseur, mes cheveux roux carotte ramenés en arrière en une queue-de-cheval qui semblait exploser en bouclettes voletant sous l'électricité statique jusqu'au milieu du dos, avec mon regard effrayé, mon top rose moulant sans bretelles, mes tongues, et mon absence de maquillage, j'avais vraiment l'air d'être la plus jeune.

Les filles avec lesquelles j'étais venue me laissèrent tomber en un temps record.

La maison où se trouvait ma famille était quasiment à deux kilomètres et, pour y revenir, j'aurais dû marcher le long de la route très fréquentée et sans trottoir qui suivait la côte. Pourtant, dès l'instant où je mis les pieds dans cet endroit, je n'eus plus qu'une envie : faire demi-tour, et partir en courant.

Franky Pierson, qui monte sur le plongeoir le plus haut. Prête à plonger, elle reste figée sur place.

Sauf que ce n'était pas une épreuve de plongeon. J'aurais aussi bien pu être invisible : personne ne me jetait le moindre regard.

La musique était si forte que je ne pouvais presque pas l'entendre. Hard heavy-metal rock ? Mon cœur se mit à battre vite, avec cette musique, comme chaque fois qu'il y a de l'électricité dans l'air. Mon père aimait à dire que, bien que je ressemble à ma mère, je suis très proche de lui : c'est un ancien athlète, un footballeur professionnel, et il affirme que, comme les oiseaux ou les animaux, nos réactions dépendent de notre environnement immédiat. En cas de défi, c'est la LUTTE ou la FUIITE.

Une chose était sûre, je n'étais pas d'humeur à LUTTER. Mais la FUIITE ne m'attirait pas beaucoup non plus.

Au bout de quelques minutes, c'est bizarre, je commençai à aimer cette musique. En fait, je continuais à la détester sur le fond, mais je commençai à aimer la sensation électrique qu'elle donnait.

Les gens s'entassaient dans un living-room tout en longueur, dont les baies vitrées donnaient sur la mer. Au milieu de l'été, le soleil se couche tard au nord-ouest du Pacifique, et il venait tout juste de disparaître en dessous de l'horizon, laissant des traînées rouges, flamboyantes, sur l'ondulation des vagues, mais personne ici ne prêtait la moindre attention au paysage.

Je dérivais en marge du groupe, essayant de ne pas me faire bousculer par des inconnus chargés de boissons qui tanguaient dangereusement. D'après l'odeur de la pièce, c'est de la bière qu'ils buvaient. Comme une épave, je me laissai pousser en avant, et me retrouvai dans une autre salle aux parois de verre, encore plus vaste que l'autre, qui donnait sur un bassin où étaient amarrés un voilier aux formes élancées et un grand yacht. Partout se pressaient des gens que je ne connaissais pas, des beaux garçons, des filles superbes, beaucoup plus âgées que moi et très peu couvertes. C'était comme s'il y avait eu un panneau de verre opaque entre nous : ils se trouvaient dans une dimension dans laquelle je ne pouvais pénétrer. Mais j'étais entêtée et je ne pris pas la fuite.

Je pensais à ma mère qui disait que c'était une épreuve pour elle d'être avec des gens qui, la plupart du temps, voulaient uniquement rencontrer mon père, la célébrité locale, Reid Pierson. Ils l'ignoraient presque totalement, ou lui parlaient avec condescendance. (« Oh, et vous, qu'est-ce

que vous faites?») Mam disait qu'elle avait l'impression de ne pas exister, et c'était ce que je ressentais à ce moment-là. J'étais intimidée, mais excitée, aussi, et pleine d'espoir. Je jetais des coups d'œil autour de moi, avec un petit sourire pathétique d'attente, d'anticipation, comme si d'un moment à l'autre quelqu'un allait venir vers moi et me serrer dans ses bras.

Un beau mec, un élève de terminale de Forrester, qui se fraierait un chemin dans la foule en s'écriant : « Francesca ? Salut. »

Les choses ne se sont pas passées comme ça. Pas tout à fait.

Je repérai une salle de bains, couverte de carreaux de céramique blancs, miroitants comme des perles, un Jacuzzi tape-à-l'œil avec de la robinetterie en cuivre, et je surpris dans le miroir mes joues écarlates, ainsi que le regard déconcerté/blessé/stoïque de mes yeux verts. Je fus gênée de me voir, mais qui d'autre m'attendais-je à trouver ?

J'avais mes règles depuis un an seulement. (« Avoir ses règles », quelle expression débile !) J'étais plutôt un garçon manqué avant. Maintenant, je ne savais plus qui j'étais exactement. Une fille, c'est sûr. Mais pas une fille très fille.

Ou peut-être que si, justement. Peut-être que je suis Francesca Pierson et pas Franky. Et que je me bats contre ça.

Une dénégation, ça s'appelle.

Lorsque ma mère avait mon âge, elle était « obsédée » par son apparence. Et par les garçons.

Elle me l'a dit, et elle m'a raconté qu'elle avait fait quelques jolies bêtises qui auraient pu lui gâcher irrémédiablement la vie si elle n'avait pas eu de chance. (« J'avais plus de chance que d'intelligence, Francesca. ») Je craignais donc parfois de ressembler plus à ma mère que je ne l'aurais voulu. J'avais peur de devenir « obsédée » par mon apparence au lycée, comme la plupart de ceux que je connaissais.

— Salut, Francesca.

Je m'adressai un clin d'œil dans le miroir. Je secouai ma queue-de-cheval. Et décidai que j'étais bien. Pas très glamour, mais bien.

— Salut !

Ne me demandez ni comment ni pourquoi : un type sort de la foule, me bouscule accidentellement, puis il s'arrête, me regarde, me sourit. Je lui rends un sourire de citrouille d'Halloween allumée. C'est incroyable de voir comme mon excitation retombe — je joue le rôle d'une fille qui n'est pas électrisée/effrayée/prête à exploser. On dirait que c'est une scène qui se déroule dans un film, et que j'ai déjà joué ce rôle-là avant.

Ce type qui me sourit, auquel je semble réellement plaire, me crie dans l'oreille qu'il s'appelle Cameron ; je n'entends pas son nom de famille. Il vient d'entrer à l'USC — j'ai vraiment l'air bête de lui demander ce qu'est l'USC (université de la Californie du Sud). Il me demande mon nom et je lui réponds « Francesca » — soudain Franky

fait trop juvénile — et je bafouille le nom de mon lycée. Cameron me dit que ses parents vivent à Seattle, et plus précisément à Vashon Island, que son père est cadre chez Boeing, qu'ils ont une maison de vacances au bord de la mer, qu'il adore faire de la voile. « Et toi ? » me demande-t-il. Nous sommes si proches que je sens son haleine chargée de bière. Bousculés par les gens qui passent, nous sommes projetés encore plus près l'un de l'autre. Je m'entends répondre à Cameron, en lui hurlant pratiquement dans les oreilles, que ma famille habite à Yarrow Heights, et que nous passons juste quelques jours chez des amis qui ont une maison sur le Sound. Je ne lui donne pas de détails sur l'identité de mon père, ni de l'ami qui nous a invités, car lui aussi a un nom plutôt connu. (Pas en tant que sportif, comme papa, mais pour ses brevets d'ordinateur de haute technologie.) Cameron semble trouver tout ça très bien, de toute façon, il ne peut pas m'entendre et, s'il m'entend, ce que je lui raconte ne l'impressionne pas beaucoup. Excité par la musique et par l'ambiance, il sourit et se penche vers moi.

— Laisse-moi aller te chercher une bière, Fran... tu m'as bien dit Francesca ? C'est un joli nom.

Je n'avoue pas à Cameron que je déteste la bière, son odeur même, son goût amer et piquant qui me donne envie d'éternuer. Bien sûr, je ne lui dis pas non plus que mes parents seraient fous de

rage s'ils apprenaient que j'étais dans une fête « où l'on boit ». Bien que je leur aie absolument promis de ne jamais rien avaler « d'alcoolisé », de ne jamais « expérimenter » aucune drogue, sous quelque forme que ce soit, soudain je suis là dans une soirée avec des gens que je ne connais pas, qui ont plusieurs années de plus que moi, et tout ce que j'ai promis ou décidé fond comme neige au soleil.

Cameron me prend par le bras et me conduit quelque part. La musique est si forte à présent que j'ai l'impression d'être dans l'œil d'un cyclone. Génial ! Je ne suis jamais allée dans une soirée aussi cool. Cameron me parle et je lui souris en acquiesçant, sans savoir de quoi il s'agit. Tout ce que je sais, c'est que ça me fait rire. Je suis là avec ce type qui doit avoir dix-huit ans, que je ne connais pas, mais avec lequel je m'entends vraiment bien. Les gens dansent ce drôle de truc où on se secoue, on se trémousse en criant, c'est facile, il suffit de se tortiller comme un serpent. On aurait dit que Franky Pierson s'était transformée. Comme si j'étais une fille complètement différente à cause de Cameron. Comme si d'un simple claquement de doigts, il m'avait rendue jolie et sexy alors qu'avant j'étais gauche et empotée. Et je sais danser, je suis aussi souple et agile qu'un gymnaste. Je balance mes hanches, mes bras, rejetant ma queue-de-cheval d'un côté à l'autre. Cameron me regarde, il est impressionné. Il est content que d'autres types,

plus âgés, m'observent et soient bluffés, eux aussi.

Je jette un coup d'œil aux filles qui m'ont amenée là, et qui me contemplent bouche bée, comme si elles n'en croyaient pas leurs yeux. La petite Franky Pierson a du succès !

Je suis peut-être soûle, maintenant, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Je plane, je suis bien, je voudrais que la musique et la danse ne finissent jamais.

— Fran-cesca. C'est un joli nom.

Cameron m'a emmenée quelque part. Je n'arrête pas de glousser. Ma tête est un ballon qui enfle, enfle, et risque d'éclater, mais c'est amusant, comme les bulles de la bière qui montent dans mon nez et me font éternuer-éternuer-éternuer.

La musique n'est plus aussi forte. Je l'entends toujours, et je sens ses vibrations, mais de loin.

Cameron murmure des mots que je ne peux pas déchiffrer. Nous sommes dans une pièce avec une fenêtre qui va du plancher au plafond et qui donne sur l'eau, mais il fait nuit, à présent. Je sens la mer, et j'entends le clapotement de l'eau, mais je ne peux pas la voir. C'est comme si j'étais sur un plongeur, les yeux fermés, soudain apeurée à l'idée de tomber. Et de rater. Les doigts de Cameron sont puissants, ils me font mal, attrapent mes côtes, comme s'il voulait me soulever. Il se penche vers moi et se met à

m'embrasser. Mais ce n'est pas comme un premier baiser, c'est comme un baiser qui a déjà commencé, poussé, dur, avec sa langue qui appuie contre mes lèvres serrées, tout se passe très vite. Je pense *c'est ce que je veux, non ? C'est bien ce que je veux : être embrassée ?* Car je n'arrive pas à me rappeler qui je suis, ni qui est Cameron. Mais je sais que je dois l'embrasser, moi aussi. C'est ce qu'il faut faire : embrasser à son tour. Je glousse, je tremble et une sensation étrange me submerge, comme si des parties de mon corps s'engourdisaient. Mes orteils et mes doigts se glacent. Est-ce la panique ? Pourtant, je rends son baiser à Cameron. Je ne veux pas qu'il sache à quel point j'ai peur et manque d'expérience. Sa bouche est chaude et charnue, ses mains dures, habiles se promènent partout sur moi. L'image soudaine et bizarre de mon frère Todd me vient à l'esprit, quand il soulève des poids sur son tapis de sport, soufflant et haletant, le visage couvert d'une pellicule huileuse de sueur. Si on parle à Todd à ce moment-là, il n'entend pas, il est entièrement concentré sur son physique. Cameron est exactement comme ça. Mon corps n'arrive pas à savoir s'il est chatouillé, caressé, ou... si c'est quelque chose d'autre, qui n'est pas forcément agréable.

— Ca-Cameron ? On pourrait peu... peut-être...

— Relaxe, baby. Tu es tellement sexy, tu es fantastique !

Ce n'est pas la première fois qu'on m'embrasse, pas exactement. Mais c'est la première fois que ça m'arrive avec un type plus vieux que moi, un type qui a de l'expérience. Quelqu'un que je ne connais pas et qui m'appelle « baby », comme s'il avait oublié mon nom. Il soulève mon top, touche mes seins, qui sont particulièrement chatouilleux, je glousse et n'arrive pas à reprendre mon souffle, le visage de Cameron dégage de la chaleur comme s'il avait couru à perdre haleine, et je me demande *est-ce que je veux faire ça, est-ce que c'est ce que je veux ?* J'essaie de me rappeler ce qu'on m'a dit à propos des rapports sexuels protégés, et je pense *rapports sexuels protégés ?* Mais est-ce que c'est ça les... rapports sexuels ?

— Cameron, je crois que je ne veux pas...

— Allons, baby. Tu sais bien que si.

Je suis paniquée, mais excitée aussi. Je crois que c'est ce que je ressens : de l'excitation. Je ne pense pas que je sois encore ivre. Mais j'ai l'estomac barbouillé, nauséux. Mes cheveux me tombent dans la figure — ma queue-de-cheval a dû se défaire. Cameron me les tire. Il m'embrasse de nouveau. C'est comme si sa bouche me ron-geait. J'essaie de le repousser, mais il ne bouge pas. Tout arrive trop vite : j'ai l'impression de couler sous l'eau, de reprendre ma respiration, puis de boire la tasse, et soudain de paniquer, de battre l'air avec mes bras, et de lutter pour la vie.

Cameron me couche sur quelque chose. Ce n'est pas un lit, ni un divan, on dirait une table,

dont le bord dur m'entre dans la cuisse. Il m'appelle toujours « baby », mais son ton n'est plus aussi aimable. On dirait qu'il amadoue un animal jusqu'à ce qu'il vienne vers lui, pour lui faire du mal. Et il se conduit comme s'il avait été floué. Comme si je m'étais moquée de lui. Il m'immobilise, ouvre sa braguette, me tripote, halète, tire sur mon short sans craindre de le déchirer. Je voudrais crier mais son avant-bras pèse sur ma gorge.

— Toi alors ! Arrête tes simagrées, espèce de petite...

Je me débats violemment. J'essaie de crier. Je ne sais pas quoi faire.

Puis, soudain, je sais. C'est comme un combat. Je lève vigoureusement mon genou. Je frappe le type en plein dans le bas-ventre. Il pousse un cri étranglé et devient tout mou — c'est immédiat. Je lui dis :

— Laisse-moi ! Va-t'en !

Je suis toujours sur le dos, mais je donne des coups de pied dans tous les sens. On dirait que je me propulse dans une piscine grâce à la seule force de mes jambes, force dont je ne manque pas grâce à des années de natation et de course à pied. Sous mon air fragile, j'ai le ressort et l'élasticité d'un chat. Cameron pèse sur moi de tout son poids, mais je parviens à me dégager en me glissant par en dessous. Je le frappe autant que je peux, je le mords même avec mes dents. Mes dents !

J'ai l'impression que là, Cameron commence à avoir peur. Il grogne et me maudit, en se tenant tendrement l'entrejambe. Il me regarde fixement et me dit :

— Toi, t'es z-zarbie ! Si tu voyais tes yeux ! Zarbie les Yeux Verts ! T'es complètement cinglée !

J'éclate d'un rire farouche. C'est comme si ce type avait vu en moi.

Je suis débarrassée de lui maintenant, et je cours. Je sors de la pièce, longe un couloir, dépasse des fougères en pots, des masques indiens accrochés à un mur, je suis comme un animal sauvage qui cherche une issue, enfin voilà une porte, et soudain je suis dehors, dans l'air frais de la nuit, sauvée !

Il fait noir et brumeux, je sens l'odeur de Puget Sound et je respire l'air à grands coups, comme si j'avais failli me noyer.

Mais je suis SAINÉ ET SAUVE.

Je cours vite. J'aime courir presque autant que nager. Je file donc à la maison sur la route qui suit la côte, en essayant d'éviter la circulation, mes cheveux dénoués flottant dans le dos. Les gens qui passent en voiture doivent me prendre pour une folle. Mais je me sens si bien ! Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, je ne pense même pas *mon Dieu, j'ai failli me faire violer*, mais *comme je suis heureuse ! et comme j'ai eu de la chance !* Ma mère m'avait dit qu'à mon âge elle avait eu plus de chance que d'intelligence, alors que moi, je

pense que j'ai eu les deux à la fois. Je me suis battue contre mon agresseur, et il n'a pas pu prendre le dessus. Je lui ai envoyé mon genou dans le bas-ventre, je lui ai donné des coups de pied et je l'ai frappé. Je me suis enfuie. Je n'ai même pas eu le temps d'avoir peur. C'était une brute et un lâche. Maintenant, je suis sûre qu'il ne doit pas en mener large à l'idée que je puisse raconter ce qui s'est passé à mes parents, et à la pensée des sérieux ennuis qu'il risque d'avoir.

Eh bien, je ne dirai rien. Il me suffit de lui avoir échappé.

ZARBIE LES YEUX VERTS, il m'avait appelée.

ZARBIE LES YEUX VERTS m'a sauvé la vie.

2

La célébration : 18 avril

La bonne nouvelle était que le contrat de papa avec la chaîne de télévision avait été signé.

La moins bonne nouvelle était que mam n'était pas là pour fêter l'événement avec nous, comme les autres fois.

Papa nous dit :

— J'ai travaillé dur pour ça, et je pense que je le mérite. Je suis vraiment content ! J'ai eu de la chance ! Et vous les enfants...

Nous adorions notre père quand il était ainsi, quand il nous étreignait si fort qu'il faisait presque craquer nos côtes.

— Enfin, ce que je veux dire, c'est... que la seule chose qui compte, c'est la famille. La famille d'un homme est son honneur. C'est beaucoup plus important pour lui qu'une renommée internationale. L'important, c'est la façon dont le monde le connaît. Sa dignité, sa fierté. Nous, les Pierson, nous nous aimons les uns les autres,

nous nous serrons les coudes, pas vrai ? Nous formons une véritable équipe.

Mon père parlait de sa voix chaude et vibrante, comme il le faisait à la télé lorsqu'un athlète ou une équipe avait réussi quelque chose de formidable. En tant qu'ancienne star du foot, Reid Pierson s'identifiait aux sportifs mieux qu'aucun autre journaliste. Son air de beau garçon au visage buriné et son sourire à cent mille watts en avaient fait l'un des présentateurs sportifs préférés du public. Quand nous le voyions sur le petit écran, il nous paraissait absolument incroyable que *ce soit notre père*.

Pour mes dix ans, j'avais eu un anniversaire fantastique : papa couvrait un match en Floride, et mam avait fait un grand saladier de pop-corn chaud sauté dans le beurre. Mon grand frère Todd, ma petite sœur Samantha et moi étions assis avec notre mère dans le salon pour regarder l'émission. Reid Pierson était apparu, avec son beau visage rayonnant de joie. Soudain, juste avant une page publicitaire, il avait fait un clin d'œil à la caméra et lancé : « Joyeux anniversaire, Franky ! » — très vite, au point que probablement personne d'autre que nous ne l'avait entendu.

Joyeux anniversaire, Franky !

J'étais fière, bien sûr. C'est humain. J'aurais aimé que papa soit à la maison pour mon anniversaire, mais c'était une assez jolie compensation que Reid Pierson soit mon père, qu'il puisse me faire un clin d'œil à la télé et m'adresser ses vœux.

Papa aimait les célébrations. Il prenait plaisir à fêter ce qu'il appelait les Super Bonnes Nouvelles. Il y avait toujours une Célébration de Bonne Nouvelle à la maison. Un énorme repas chinois, par exemple. Papa adorait commander par téléphone assez de nourriture pour une douzaine de personnes, et si maman était dans la pièce, elle riait (parfois avec un peu d'inquiétude) et protestait : « Oh, chéri, qui va manger tout ça ? »

Aujourd'hui, mam n'était pas avec nous. Je savais que papa était furax, je les avais entendus en « discuter » le matin même. Il devait savoir que la bonne nouvelle était imminente, bien qu'il ne nous ait rien dit (car dans le milieu des relations publiques et des médias, on est tenu au secret jusqu'à ce que certains faits soient annoncés au grand jour), il n'avait donc pas apprécié du tout que mam se rende à la Foire d'art et d'artisanat de Santa Barbara, en Californie. Ce n'était pas seulement le fait que mam soit absente de notre Célébration de Bonne Nouvelle qui le gênait, mais il désapprouvait que sa femme fréquente des gens « bohèmes », qu'il qualifiait de « femmes ménopausées » et de « gays », deux catégories d'êtres humains méprisables à ses yeux.

Je savais que mon père avait fait pression sur mam pour qu'elle renonce à son voyage, comme au mois de janvier dernier, lorsqu'elle avait voulu se rendre à Vancouver. Cette fois-là, il n'y avait pas de bonne nouvelle à fêter, mais il voulait simplement qu'elle soit là pendant le week-end. Il

voyageait tellement pour ses reportages à la télé, disait-il, qu'il comptait sur ma mère pour qu'elle soit à la maison quand lui-même y était.

— Chérie, c'est mon travail qui nous permet d'avoir un mode de vie aussi agréable. Et c'est une façon de vivre qui te plaît, n'est-ce pas ?

Mam avait répondu rapidement :

— Reid, tu sais bien que oui. Bien sûr, je...

— Je peux quand même espérer un soutien affectif de la part de ma femme, c'est la moindre des choses, non ?

— Oui, Reid, tu as raison.

— Est-ce que j'ai raison « avec un baiser » ?

C'était l'un des trucs préférés de papa, qu'il nous faisait à tous. Il fallait rire avec lui, il ne suffisait pas d'être d'accord (même quand il n'avait pas raison à cent pour cent), et il fallait aussi l'embrasser sur la joue.

Mam avait cédé en riant. La plupart du temps, papa était si amusant qu'on lui passait tout.

On pourrait penser qu'il nous emmenait en voyage avec lui, mais ce n'était pas le cas. En dehors de deux ou trois semaines pour les vacances d'été. Car il était si occupé, la concurrence à la télévision si acharnée — un vrai coupe-gorge, disait-il en passant son index en travers de sa gorge avec un certain entrain, comme s'il aimait sentir le fil d'un rasoir invisible sur sa peau — qu'il n'avait pas beaucoup de temps pour lui. C'est pourquoi il était toujours de mauvaise humeur lorsque mam nous emmenait, Samantha

et moi, voir nos grands-parents à Portland, même pour deux ou trois jours. (Il avait dû se passer quelque chose entre papa et les Connor, car la famille de ma mère ne nous rendait presque jamais visite à Seattle. Personne n'était jamais invité chez nous, à l'exception parfois d'amis ou de relations professionnelles de notre père.) Je pense que papa était vieux jeu, au fond, et il n'aimait pas que les membres de sa famille voyagent loin. Ainsi, lorsque la sœur aînée de mam, Vicky, avait été hospitalisée à cause d'une dysenterie à Mexico, il y a deux ou trois ans, papa avait dit :

— Tu vois ce qui arrive quand on quitte les États-Unis ? Surtout quand on est une vieille fille solitaire !

Papa plaisantait mais, comme toujours, à moitié seulement. Je demandai à mon frère Todd pourquoi le fait que mam s'en aille quelques jours posait autant de problèmes.

— Ce n'est pas comme si elle s'envolait sur la lune, lui dis-je, elle va revenir très vite.

Mais, en cas de désaccord, Todd était toujours du côté de papa. Il répondit, d'un air supérieur de grand frère :

— Parce que papa veut que mam soit à la maison.

Comme s'il n'y avait rien de plus simple.

Quoi qu'il en soit, ce matin-là, mam était partie pour Santa Barbara. Pendant la Célébration de la Bonne Nouvelle, elle était à plus de mille cinq

cents kilomètres au sud de Seattle. Lorsqu'elle téléphona à la maison, elle dit, d'une petite voix coupable comme une méchante petite fille :

— C'est l'été, ici, ça paraît incroyable, non ? L'océan est étincelant, c'est magnifique. Je suis allée marcher pieds nus sur la plage...

Ici il faisait froid, il y avait de la brume et tout semblait recouvert d'une membrane visqueuse, d'un gris champignon. Temps typique du nord-ouest du Pacifique.

J'aimais beaucoup les Célébrations de Bonnes Nouvelles de papa. Mais je ne pus m'empêcher de regretter que mam ne m'ait pas emmenée avec elle.

Juste cette fois ! À la Foire d'art et d'artisanat de Santa Barbara. D'où l'on peut s'échapper pour marcher pieds nus sur la plage... Au téléphone, mam m'avait demandé d'une voix hésitante :

— Francesca, s'il te plaît, dis bonjour à ton père pour moi, et embrasse-le de ma part, tu veux bien ? Je n'arrive pas à le joindre ni au bureau ni sur son téléphone portable. Il déteste les e-mails en dehors du travail. Mais il sait à quel point je suis fière de lui... Francesca ?

— Bien sûr, maman. Je lui dirai.

Il y avait quelque chose d'étrange dans cette conversation. Je n'avais pas voulu y faire trop attention à ce moment-là. Un imperceptible tremblement dans sa voix. *Comme si elle m'implorait. Pourquoi ?*

— Je t’embrasse, ma chérie.

— Je t’embrasse, mam.

C’était la façon habituelle dont on se quittait avant de raccrocher. Nous avions vraiment du mal, mam et moi, à faire passer notre affection dans ces mots, même quand nous le voulions. Il fallait qu’on ait l’air de plaisanter, qu’on les dise avec désinvolture.

Lorsque j’essayai de rapporter le message de mam à mon père, ce soir-là, il me fit signe de me taire.

— Pas d’hypocrisie, Fran-ces-ca. Maintenant que ta mère est absente de cette maison, laisse entrer un peu de sincérité, s’il te plaît.

D’habitude, papa m’appelait Franky. Quand il disait Fran-ces-ca en appuyant sur chaque syllabe, cela signifiait qu’il se moquait de mam, qui m’appelait Francesca et jamais Franky.

Todd l’entendit et se mit à ricaner. Il savait ce que papa faisait.

Samantha aussi l’entendit et elle se contenta de nous regarder les uns après les autres. Trop jeune pour saisir les courants sous-jacents des manigances familiales, elle ne comprenait pas bien ce qui se passait.

(Et moi, à quoi est-ce que je pensais ? J’essayais de ne pas penser. Si je riais avec mon père, je trahissais mam. Si je fronçais les sourcils, cela montrerait à papa que je n’approuvais pas son sens de l’humour. Je restai donc neutre, aussi impassible qu’une pierre.)

ZARBIE LES YEUX VERTS



Le mot de l'auteur

« *Zarbie* est le deuxième roman pour jeunes adultes que j'ai écrit. Il met en scène une adolescente de

quinze ans face à un père qu'elle vénère mais qu'elle soupçonne coupable de violences domestiques. C'est un texte fort et dérangeant mais il n'est pas dénué d'optimisme ! »

Franky a tout pour être heureuse : une somptueuse maison, une mère artiste et attentive, un père riche et célèbre. Mais les apparences sont parfois trompeuses. Sous ses airs de jeune fille sage, Franky cache une adolescente rebelle qu'elle surnomme Zarbie et qui, elle, sent bien que quelque chose ne va pas... De là à imaginer le drame qui se prépare sous son toit...

Un irrésistible suspense psychologique pour un livre subtil et bouleversant.

« Un chef-d'œuvre de tension dramatique. »

La Vie

« Ce suspense, sans leçon de morale, est aussi une leçon de courage et de lucidité. »

L'Express

Traduit de l'anglais
par Diane Ménard





Zarbie les yeux verts
Joyce Carol Oates

Cette édition électronique du livre
Zarbie les yeux verts
de Joyce Carol Oates a été réalisé le 27 janvier 2020
par IGS-CP
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse,
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2020, en France
par Maury Imprimeur
(ISBN : 978-2-07-513788-1 — Numéro d'édition : 360289)

Code Sodis : U30077 — ISBN : 978-2-07-513790-4
Numéro d'édition : 360291

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse